

CHAPITRE III

LE VOYAGE EN EUROPE DE L'IMPÉRATRICE CHARLOTTE ET SON RÉSULTAT

Situation politique de Napoléon. — Sa maladie et sa faiblesse. — Les progrès de la Prusse. — Ambitions territoriales de Napoléon. — Effet produit à Paris par la nouvelle de Königgrätz. — L'influence de l'impératrice Eugénie diminue. — Guerre ou paix. — Arrivée de l'impératrice Charlotte. — Napoléon « ne reçoit pas ». — Entrevue de Charlotte et d'Eugénie. — Première visite de Charlotte au couple impérial. — Elle se passe d'une manière dramatique. — L'orangeade. — L'impératrice espère contre toute espérance. — Fould, Randon, Drouyn de Lhuys et Metternich. — Seconde visite à Saint-Cloud. — Conseil de la couronne. — Maximilien et Charlotte abandonnés à leur malheureux sort. — Rapports et lettres de Charlotte à son mari. — Rupture entre Napoléon et l'impératrice. — Vive discussion entre eux. — Pas un sou ni un soldat de plus. — Surexcitation de l'impératrice Charlotte. — Départ pour Miramar. — Au lac de Côme. — Voyage triomphal à Rome. — Le pape, sa dernière espérance. — Déception cruelle. — Déclaration de la folie de la persécution. — Elle passe la nuit au Vatican. — Crainte d'être empoisonnée. — Testament de l'impératrice. — Malade, elle retourne à Miramar. — Aliénation mentale sans espoir. — Attente et espérances de Maximilien.

Le couple impérial mexicain avait été mal renseigné sur la marche des affaires en Europe. Hidalgo n'avait rien dit du changement survenu à Paris, Loysel n'avait été que le portavoix de Napoléon, et Eloin seul avait donné des informations exactes et sincères. Il y avait en effet eu des changements qui avaient donné un autre cachet au Second Empire aussi bien à l'intérieur que dans ses rapports extérieurs. Aussi longtemps que Napoléon III n'eut à enregistrer que des succès dans sa politique extérieure, on arriva à dompter les forces d'opposition à l'intérieur. Mais quand il n'y eut plus de succès brillants à annoncer, lorsque au contraire les humiliations venant du

côté de l'Europe, l'attitude provocatrice de la Prusse, les difficultés en Italie amoncelèrent des nuages sombres au ciel napoléonien, la paix intérieure en souffrit également.

Même dans le sein de la famille impériale il existait de grandes divergences d'opinions sur le cours de la politique intérieure à suivre, et le prince Napoléon s'était mis en opposition évidente avec la politique de son cousin impérial par un discours glorifiant Napoléon I^{er} et la liberté. De plus, les élections municipales, qui avaient eu lieu dans tout le pays en 1865, furent en grande partie opposées à l'Empire. Le discours du trône du 22 janvier 1866, d'une teinte optimiste et glorifiant l'état actuel des choses, n'était pas fait pour tranquilliser les âmes assoiffées de liberté plus grande. Le parti de Thiers et avec lui l'opposition dans la Chambre gagna de plus en plus.

Tandis que de tous les côtés les difficultés s'accumulaient, l'empereur, lui, avait considérablement perdu de sa force de résistance. Il était loin de posséder cette élasticité qui avait caractérisé son grand oncle et lui avait permis de faire preuve d'une activité illimitée et géniale justement dans les moments les plus difficiles. Napoléon III se sentait fatigué, il se plaignait que « ce fardeau de travail perpétuel » le tuât. Son état de santé, particulièrement mauvais à cette époque, y était aussi pour beaucoup. Le mal auquel il devait succomber un jour s'annonça dès lors. Les histoires d'amour incessantes rongèrent ses forces. Une excitation nerveuse, de la lassitude et un malaise physique lui rendaient plus difficile de porter un jugement clair sur le cours des choses.

L'impératrice elle-même se plaignit à Metternich (1) que son mari, depuis presque deux années, était tombé dans une prostration complète, ne s'occupant plus du gouvernement, écrivant son *Jules César* et y appliquant le peu de forces qui lui restaient. « Les conseils des ministres fournissaient des preuves manifestes de cet épuisement qui ne permettait pas à l'empereur de diriger le conseil. L'empereur ne peut plus marcher, plus dormir et à peine manger. »

Rien d'étonnant donc que l'empereur rentrât dans l'ombre lorsqu'un homme d'État agressif, Otto von Bismarck, fit son

(1) Prince Metternich au comte Mensdorff, 26 juillet 1866. Vienne, Archives de l'État.

apparition. Celui-ci, en octobre 1865, avait été à Biarritz chez Napoléon et déjà alors avait posé les bases de sa politique qui devait conduire l'empereur, par des promesses vagues, peu claires, vers la neutralité désirée dans la lutte décisive entre la Prusse et l'Autriche pour l'hégémonie en Allemagne, lutte que Bismarck considérait comme nécessaire. Napoléon d'abord vit une chance inespérée dans une guerre pareille, car il se considérait comme le troisième et gai larron. Les indications habilement conçues, alléchantes sur la Belgique, le Luxembourg, et d'autres pays, leurrèrent sa fantaisie de riches contrées qui devaient tomber entre ses mains sans coup férir.

La suite des événements, la guerre contre le Danemark, la querelle du Schleswig-Holstein, autant de grondements précurseurs de l'orage, demandèrent son attention la plus intense. Il fut complètement distrait de la question mexicaine qui ne lui avait donné que des déceptions et qui l'avait de plus en plus mis en opposition avec l'opinion publique en France.

Comme nous l'avons déjà dit plus haut, sa résolution de se retirer de l'affaire mexicaine était prise depuis longtemps ; les émigrés mexicains vivant à Paris avaient déjà perdu toute influence. Quoi d'étonnant qu'un appel du vieux Gutierrez adressé à Napoléon, en termes pompeux, le suppliant de ne pas abandonner le Mexique, de ne pas le repousser dans le néant encore plus malheureux, plus menacé, plus irrévocablement perdu qu'en 1861, ne fit aucune impression. Ce fut en vain que Gutierrez conjura Napoléon en lui disant que son génie pouvait aider. « En face d'un peuple voué à la mort, Dieu inspire ! Dieu inspirera Votre Majesté (1). » Le Mexicain n'avait jamais été sympathique à Napoléon et à présent il ne lui prêtait plus aucune attention.

En outre, l'impératrice s'était aussi retirée de l'entreprise mexicaine. Elle s'était rendu compte elle-même que son ancien enthousiasme pour ce pays avait amené une situation qui, vu l'orage qui s'amoncelait sur l'Europe, donnait lieu à de graves considérations. Elle fit preuve, sous ce rapport, d'une plus grande prévoyance que son mari. Si elle n'avait pas pu se former un propre jugement sur les choses si lointaines du Mexique et avait dû se fier aux descriptions d'autrui qui

(1) Gutierrez à Napoléon III, 21 juin 1866. Vienne, Archives de l'État.

l'avaient induite en erreur, ici, sur place, en Europe, elle saisit parfaitement la situation. Elle sentit instinctivement qu'en Prusse une main de maître se faisait sentir, que là un ennemi se dressait, auquel on ne s'opposerait jamais assez tôt pour entraver son développement menaçant. Tandis que l'empereur avait compté sur une victoire de l'Autriche sur la Prusse, l'impératrice Eugénie avait été d'un avis différent. Elle était convaincue que la France devait aider l'Autriche, pour empêcher que la Prusse victorieuse et couronnée de lauriers, et avec de nouvelles forces, ne se retournât contre l'empire français.

Son opinion se rencontra avec celle de Thiers qui, le 3 mai 1866, souligna dans un grand discours, tenu au Corps législatif, les dangers de l'unité allemande à laquelle Bismarck aspirait. Lui aussi conseilla de déclarer catégoriquement à la Prusse que la France n'admettrait jamais une politique dirigée de cette façon contre sa prospérité et son repos. Napoléon, pendant un certain temps, était d'avis de convoquer un congrès européen, où il aurait voulu, lui, jouer le rôle d'arbitre et, avec un gain territorial, récolter une augmentation de considération. Mais ce fut sans succès. De plus en plus la direction des affaires glissait des mains de l'empereur, et il ne sut pas non plus empêcher l'Italie de prendre part à la guerre.

Entre temps la rupture entre la Prusse et l'Autriche était chose faite. Le 17 et le 18 juin les deux monarques lancèrent leurs manifestes de guerre, le 22 juin des troupes prussiennes franchirent la frontière autrichienne et déjà le 3 juillet eut lieu le terrible coup de Königgrätz, où l'armée autrichienne, malgré sa bravoure héroïque, succomba sous l'efficacité foudroyante du fusil à aiguille et le commandement supérieur de Moltke. A Paris, la consternation fut grande. Le maréchal Randon, apprenant la nouvelle, s'écria fort agité : « C'est nous qui avons été battus à Sadowa ! »

Le succès considérable de la Prusse, décidant du succès de la campagne, fut une terrible surprise pour Napoléon III. Cette nouvelle lui arriva juste dans un moment d'encouragement, d'orgueil, quand il croyait pouvoir prononcer, comme arbitre de l'Europe, le mot décisif. C'est au moment où il songeait à ce triomphe, qui pour un instant lui faisait oublier ses douleurs physiques, tel que l'alcool fouette les éléments vitaux épuisés, qu'il reçut la nouvelle de l'immense victoire prussienne.

D'un seul coup son état d'excitation factice disparut et fit place à l'abattement le plus profond, à un effondrement complet au physique comme au moral.

L'entourage de l'empereur chercha à le remonter et à lui faire prendre une résolution. Les partisans de la guerre, au nombre desquels, avec l'impératrice, était le ministre des Affaires étrangères, Drouyn de Lhuys, cherchèrent à le gagner à leur opinion, Randon n'étant pas contre, tandis que le prince Napoléon, Lavalette et Rouher firent tout ce qu'ils purent pour empêcher l'empereur d'employer la violence et le gagner pour le maintien de la paix. Conformément à son état de lassitude et de manque d'énergie, l'empereur, après une longue hésitation, se décida pour la politique de passivité.

Ce n'était toutefois pas seulement l'état physique de l'empereur qui, le 5 juillet, « journée aux angoisses patriotiques », l'avait porté à prendre une décision pacifique, c'était aussi pour une considération intimement liée à la question mexicaine. Dans cette dernière affaire, l'empereur avait, sans aucune opposition, suivi les conseils de l'impératrice, et il avait été par elle entraîné, dans cette aventure hérissée de difficultés, dans de grands embarras, dans des sacrifices d'argent et d'hommes sans aucun succès comme dédommagement. Cet échec avait fortement ébranlé la confiance de Napoléon en la prévoyance politique de son épouse. Une fois de plus elle conseillait d'agir, c'est-à-dire la guerre, mais Napoléon ne voulut pas se laisser entraîner une deuxième fois par Eugénie dans une aventure peut-être encore plus dangereuse.

Alors que du point de vue de la France le conseil de l'impératrice était le juste, alors qu'une intervention immédiate, si possible encore avant Königgrätz — sinon, au moins aussi vite que possible — aurait conjuré le danger que la Prusse, nouvellement fortifiée, ne subjuguât la France après avoir subjugué l'Autriche, à ce moment-là le sort voulut que Napoléon refusât d'obéir à sa femme, parce que là-bas au Mexique elle s'était trompée.

L'impératrice, habituée d'être écoutée par son mari, fut consternée par ce refus. Elle l'attribua à son état physique et elle lui proposa même d'abdiquer et de lui confier la régence. Alors elle put se rendre compte très nettement que Napoléon ne lui accordait plus la confiance d'autrefois. « Mon cher

prince, écrivit-elle désespérée, le 11 juillet 1866, à Metternich, que voulez-vous que je fasse, tout ce qui est humainement possible, je l'ai fait, on me répond par la responsabilité immense qui pèse sur celui qui doit décider, on n'est pas prêt et on ne veut pas se jeter dans des aventures, n'ayant pas de quoi appuyer une manifestation, ma parole n'a plus de poids, je suis presque seule de mon avis, on s'exagère le danger d'aujourd'hui, pour mieux se cacher celui du lendemain... Je ne puis vous dire qu'une chose, c'est que je suis triste, mais je ne puis rien, je ne sais même plus ce qui se passe (1). »

Un peu plus tard, elle dit à Metternich (2) : « Je vous assure que nous marchons vers notre décadence et que si l'empereur disparaissait subitement pour quelque temps, c'est ce qu'il y aurait de mieux. » Eugénie, malgré toutes les résistances qu'elle rencontra, ne crut pourtant pas la lutte perdue, elle voulut envoyer l'empereur au camp de Châlons, au milieu de l'armée, pour que, à sa vue, il se ressaisît et se fortifiât. Mais Napoléon ne consentit plus à rien de ce qui venait de l'impératrice, le Mexique se dressait toujours devant son esprit comme un avertissement.

La lutte entre les deux partis ne fut pas terminée à la cour impériale par cette décision du 5 juillet. L'impératrice et Drouyn de Lhuys continuèrent d'insister auprès de Napoléon et celui-ci, malgré Königgrätz, essaya, avec l'importance de la France dans le monde, à réaliser au moins ces acquisitions de territoires qu'il avait espérés, sur la rive gauche du Rhin, en Belgique ou dans le Luxembourg, et que Bismarck par précaution n'avait fait miroiter devant ses yeux que dans des conversations, et jamais par écrit. Bismarck, en connaissance de la situation et décidé à ne pas accorder une extension de territoire à la France, se hâta de conclure un armistice, puis la paix avec l'Autriche, car non seulement la France, mais la Russie, commençait à s'agiter.

Le gouvernement italien chercha vite à compenser la défaite de Custozza, juste avant la fin de la guerre, par un succès maritime. L'amiral Persano en fut chargé. Au lieu de cela il

(1) Lettre de l'impératrice Eugénie au prince Metternich, 11 juillet 1866, Vienne, Archives de l'État.

(2) Prince Metternich au comte Mensdorff, 26 juillet 1866. Vienne, Archives de l'État.

subit une terrible défaite qui lui fut infligée par la flotte jadis commandée par l'archiduc Max. Comme pour en faire une illustration symbolique, le vaisseau autrichien *Ferdinand-Max* coula à fond le cuirassé *Re d'Italia*. Six jours plus tard, les préliminaires de la paix de Nikolsburg furent signés.

Bismarck, en face des dangers menaçants de l'ouest et de l'est, avait eu du mal avec son roi, fier de ses victoires, et avec ses généraux, à obtenir pour l'Autriche des ménagements qui seuls pouvaient garantir une conclusion rapide de la paix, ce qui était nécessaire pour s'opposer aux exigences de Napoléon avec une fermeté correspondante. Et maintenant Bismarck avait la main libre. Ce même jour Benedetti avait paru chez l'homme d'État prussien et avait exprimé les désirs de Napoléon, à savoir un dédommagement sur la rive gauche du Rhin en retour de son consentement à l'agrandissement de la Prusse en Allemagne. Bismarck se déroba. Mais lorsque Benedetti, dans la suite, le 5 août, présenta à Berlin l'ébauche d'un traité secret d'après lequel Sarrebruck, Sarrelouis, le Palatinat bavarois, la Hesse de la rive gauche du Rhin et Mayence devaient être cédés, Bismarck refusa nettement. L'armée prussienne déjà mobilisée, victorieuse et pleine de courage, se tenait prête, tandis que la France aurait encore dû mobiliser, lui mit du cœur au ventre. L'homme d'État allemand menaçait catégoriquement de la guerre ; si la France maintenait ses exigences, elle aurait la guerre dans quinze jours.

Retournant à Paris, Benedetti apprit que le général prussien von Manteuffel avait été envoyé en mission secrète à Pétersbourg. Il ne pouvait s'agir que de pourparlers à propos de l'éventualité d'une guerre avec la France. Les rapports de l'ambassadeur français à Berlin laissaient voir ses doutes graves sur la possibilité de faire accepter ce que Napoléon désirait.

L'empereur des Français, hésitant toujours entre le parti militaire et le parti pacifiste, s'inquiétait et se tourmentait. Son mal le faisait souffrir cruellement à ce moment. Il recula devant la guerre, et espéra faire prévaloir ses exigences sans cette entreprise hasardeuse. Alité, plein d'angoisses, il attendit à Saint-Cloud l'arrivée de Benedetti.

Pendant ces jours de soucis on eut subitement la nouvelle

de l'arrivée de l'impératrice Charlotte en Europe. En effet le bruit du voyage était arrivé à Paris par l'Amérique du Nord, mais, démenti officiellement dans le *Moniteur*, on n'ajouta pas foi à la nouvelle (1).

L'impératrice, après une bonne traversée, pendant laquelle elle s'était généralement montrée sérieuse et pensive, quelquefois aussi sombre et nerveuse, était arrivée dans le port français de Saint-Nazaire. Là seulement elle eut la première nouvelle de la guerre entre la Prusse et l'Autriche et de son issue, mais aussi cette autre très agréable de la communication par câble fonctionnant depuis peu avec le continent américain. La nouvelle de Königgrätz excita au suprême degré la jeune femme âgée de vingt-six ans, d'une beauté éblouissante, et se trouvant en face d'une tâche si difficile ; elle sentit instinctivement que cette humiliation de l'Autriche devait influencer d'une manière néfaste Napoléon dans ses égards pour tout ce qui se rapportait à l'Autriche, et que ces nouveaux soucis devaient naturellement lui faire paraître doublement délicates de nouvelles charges à prendre en faveur du Mexique. Mais qu'importe, la brave jeune femme était là maintenant et ferme dans sa résolution de tout tenter pour faire réussir ses désirs.

Le premier qui se rendit à bord du vapeur, pour saluer l'impératrice, fut Almonte avec son épouse. Malgré le démenti du bruit que l'impératrice était en route pour l'Europe, il était venu à Saint-Nazaire pour l'arrivée du premier vapeur venant d'Amérique. La nouvelle de l'arrivée de Charlotte se répandit avec la rapidité de l'éclair dans cette ville, qui avait beaucoup gagné d'importance depuis l'expédition au Mexique. Une foule nombreuse se rassembla sur le quai et le maire parut « en écharpe », pour saluer l'impératrice. Mais elle ne s'arrêta que juste assez pour télégraphier son arrivée à son frère à Bruxelles, à l'archiduchesse Sophie et à l'empereur Napoléon. Aux deux premiers elle apprit que malheureusement, à cause de l'attitude de leurs gouvernements, elle ne pouvait leur rendre visite. C'était une insulte ouverte pour les deux cours, et l'impression en fut, à Vienne surtout, extrêmement pénible.

(1) Le récit suivant est fait surtout d'après le rapport personnel de l'impératrice Charlotte à l'empereur Maximilien, écrit en espagnol à Paris, Grand-Hôtel, 15 août 1866. Original, Vienne, Archives de l'État.

A l'empereur Napoléon elle télégraphia (1) : « Je suis arrivée aujourd'hui à Saint-Nazaire, chargée, par l'empereur, d'entretenir Votre Majesté de différentes affaires concernant le Mexique. Je la prie d'offrir mes amitiés à l'impératrice et de croire à tout le plaisir que j'aurai à revoir Vos Majestés. »

« CHARLOTTE. »

Les dépêches expédiées, l'impératrice, saluée aimablement par la population de Saint-Nazaire, continua son voyage jusqu'à Nantes qu'elle désigna comme une de ces villes de France qui étaient devenues riches par l'importation de produits des Antilles voisines du Mexique. A la gare de Nantes, déjà se tenait le préfet du département de la Loire-Inférieure qui remit à l'impératrice la dépêche-réponse de Napoléon. L'empereur des Français avait été péniblement impressionné par la nouvelle inattendue. Sous le fardeau des grands soucis et des agitations qui pesaient sur lui, placé au centre des luttes entre les partisans et les adversaires de la guerre qui le mettaient en face de décisions graves, et tourmenté par des souffrances physiques, voici encore ce nouvel embarras qui surgissait. Mais l'impératrice était arrivée, que faire ? Désirant renvoyer aussi loin que possible cette affaire pénible et désagréable, il se dit que le mieux serait de lui insinuer d'aller voir son frère à Bruxelles pour commencer. Oui, c'est ce qu'il y avait de plus simple : gagner du temps, c'était tout gagner, et, de plus, il pouvait toujours prétexter son indisposition.

Conformément à cet état d'âme, la réponse impériale, que Charlotte parcourut avec nervosité et rapidement, était ainsi conçue : « Je reçois à l'instant même la dépêche de Votre Majesté. Étant revenu souffrant de Vichy, obligé de garder le lit, je ne puis aller au-devant d'Elle. Si, comme je le suppose, Votre Majesté va d'abord en Belgique, Elle me donnera le temps de me remettre. »

« NAPOLÉON » (2).

(1) Copie. Vienne, Archives de l'État.

(2) Napoléon III à l'impératrice Charlotte, Saint-Cloud, 8 août 1866, 4 h. 40 après-midi, copie, Vienne, Archives de l'État.

Cette façon de dire, qu'il n'était pas chez lui, et la tentative grossière de la diriger d'abord vers la Belgique, chez son frère, montraient clairement à l'impératrice quelle désagréable surprise son arrivée avait été pour l'empereur Napoléon. Sans tenir compte de cette proposition, fermement résolue de voir l'empereur à tout prix et au plus vite, dès le 9 août elle continua son voyage pour Paris, étant saluée respectueusement par les préfets de tous les départements qu'elle traversa.

A son arrivée dans la résidence, à 4 heures de l'après-midi, l'aide de camp et les officiers d'ordonnance de l'empereur Napoléon, de même que les équipages de la cour, mis à sa disposition, l'attendirent, par erreur, à une autre gare. Seuls les Mexicains avisés par Almonte, entre autres Gutierrez avec ses fils, l'ambassadeur à Londres Duran, puis le jeune Salvador Iturbide s'étaient trouvés au bon endroit. Hidalgo naturellement n'était pas présent, il était loin de Paris et faisait un voyage au Rhin. L'impératrice, craignant dans son for intérieur que ce malentendu ne fût peut-être intentionnel pour éviter une réception à la gare, se rendit au Grand-Hôtel dans une voiture louée. A peine y était-elle arrivée que les envoyés de Napoléon, avertis de leur erreur, arrivèrent en hâte, troublés et agités, se confondant en mille excuses. L'aide de camp général Vaubert de Genlis, sur l'ordre d'Eugénie, demanda à quelle heure l'impératrice Charlotte voudra bien la recevoir le lendemain, et si elle avait l'intention de passer quelques jours à Paris. L'impératrice des Français voulait éviter à l'empereur cette visite pénible, mais elle ne put se contenir de demander en même temps, avec une curiosité mal dissimulée, combien de temps la souveraine du Mexique resterait. L'impératrice Charlotte répondit qu'elle recevrait Eugénie avec plaisir à toute heure qui lui conviendrait, que du reste elle pensait rester à Paris, n'ayant en Europe « ni intérêts de famille ou autres qui ne soient liés à d'autres intérêts ». Les officiers s'inclinèrent et sans rien dire se retirèrent au palais, pour y rapporter la réponse.

Le 10 août, dès le matin, Charlotte fit diligence, faisant tout préparer afin de recevoir dignement l'impératrice et, comme elle disait, pour mettre en même temps en bonne lumière le parfait savoir-vivre de la cour mexicaine. Alors parut le comte Cossé-Brissac chez le premier chambellan de Charlotte, del

Valle, avec le message que l'impératrice Eugénie viendrait de Saint-Cloud à 2 heures de l'après-midi. Pour profiter autant que possible du temps d'attente, l'impératrice Charlotte fit venir le général Frossard, l'un des premiers qui s'était inscrit sur la liste des visiteurs. Elle lui rappela les arrangements de Miramar, parla de la situation actuelle et ne lui laissa aucun doute, que la France ne pouvait abandonner l'empire mexicain, sans déshonorer ses drapeaux et sans vouer à la perte ses sujets au Mexique. Puis elle lui fit lire le mémoire rédigé par Pierron, que l'empereur lui avait fait emporter, et lui montra la carte du Mexique qui y était jointe, sur laquelle les progrès militaires des juaristes étaient marqués avec une évidence effrayante. Dans le mémoire (1), on polémique contre la dernière note envoyée par le gouvernement français, et qui était la réponse à la démarche d'Almonte. Dans cette note, on prétendait que Maximilien n'avait pas observé complètement le traité de Miramar ! Comment l'aurait-il pu, dès lors qu'on ne menait pas à bonne fin la base même du traité, à savoir la pacification complète du pays ? Comment satisfaire à toutes les exigences financières, si seulement une de toutes les places douanières, Vera-Cruz, était encore productive, et les autres ou bien entre les mains des ennemis ou bien improductives ? On avait certainement voulu maintenir et payer le corps d'expédition, mais ceci était impossible, du moment qu'on ne possédait que la moitié ou même seulement un tiers du pays, et que la manière de faire la guerre de Bazaine, qui, par exemple, avait abandonné et puis repris une même place quatorze fois, faisait monter si effroyablement les frais de transport. Maximilien avait, dès le début, trouvé les finances dans le plus grand désordre, et des Français seulement les avaient gérées depuis Corta, Bonnefonds et Langlais jusqu'à ce que Napoléon, après la mort de Langlais, eût finalement refusé le nouveau successeur demandé. On reprochait à Maximilien de ne pas s'être appuyé dès le début sur un parti politique en particulier, et pourtant il avait toujours gouverné libéralement selon les recommandations des généraux français, dans le sens de Napoléon. Bazaine refusait maintenant d'entre-

(1) Copie, Vienne, Archives de l'État, reproduite *in extenso* par DÉTROUYET, p. 263.

prendre toute nouvelle action, et à présent qu'on devait organiser une armée on refusait les subsides nécessaires ! Bazaine seul avait empêché jusqu'ici la formation d'une armée. Impossible de la former, à moins que les subsides ne fussent payés jusqu'à la fin de 1867.

Le mémoire tout entier était un réquisitoire violent contre Bazaine et tout ce qu'il avait fait. Or, comme la plupart du temps il n'avait fait qu'exécuter les ordres de son empereur en soldat obéissant, ce que Napoléon savait mieux que personne, tandis que Maximilien n'était pas bien au courant de la correspondance de l'empereur des Français avec Bazaine, Napoléon devait nécessairement prendre pour lui les accusations de ce mémoire. Le contenu de ce document, qui lui fut transmis par Frossard, n'était pas fait pour faciliter la mission de Charlotte auprès du couple impérial français.

Le 10 août, à 2 heures de l'après-midi, l'impératrice Eugénie, la mine sérieuse mais courageuse et en bonne santé malgré tous ses soucis, arriva devant le Grand-Hôtel. Déjà, depuis une année, elle avait enterré l'expédition mexicaine. Et maintenant il s'agissait d'une confrontation avec l'épouse de cet homme qu'elle avait ainsi abandonné et de lever la visière. La démarche lui coûta beaucoup. Une expression d'angoisse cachait comme sous un voile son visage florissant de jeunesse. L'impératrice arriva accompagnée de la comtesse Montebello, princesse d'Essling — petite-fille du brave maréchal de Napoléon, tombé à la bataille d'Aspern — et de son amie d'enfance, Mme Carette, née Bouvet. Comme cavaliers d'honneur il y avait l'aide de camp Waubert de Genlis et le camérier comte de Cossé-Brissac. Le premier chambellan de l'impératrice Charlotte, del Valle ; le comte Bombelles et la dame d'honneur Doña del Barrio, une vilaine petite Mexicaine à laquelle on ne pouvait certainement pas donner l'épithète de Maximilien « *delicios* » d'après les idées européennes, attendaient l'impératrice des Français au bas du grand escalier. Le ministre Castillo, membre du gouvernement mexicain, pour faire ressortir sa dignité, était resté en haut près de l'impératrice. Celle-ci vint au-devant de son auguste invitée et la salua par une embrassade sur les premiers degrés de l'escalier. De nombreuses personnes étaient témoins de cette scène. Charlotte ensuite conduisit Eugénie dans son salon particulier, où les deux

impératrices restèrent seules. Charlotte exposa en paroles émues sa situation difficile et celle de son mari au Mexique, essaya de prendre Eugénie par son côté faible, ses sympathies pour quelques-uns des Mexicains vivant à Paris, et une fois de plus lui fit lire l'appel enthousiaste que Gutierrez avait adressé à l'empereur Napoléon ! L'impératrice des Français sans doute ne pleura pas, mais elle se montra pourtant si émue que Charlotte, comme elle l'écrivit à son mari, avait l'impression que « les larmes lui coulaient du cœur ». Eugénie parla peu et écouta sa malheureuse sœur avec sympathie. Les plus lourds soucis une fois exposés, Eugénie, avec la plus grande vivacité, parla de choses plus indifférentes et laissa voir « son intérêt toujours vif pour le Mexique ». Elle voulut surtout savoir comment allait « l'empereur (1) », et elle s'intéressa à tous les détails de la cour au Mexique, tels que soirées, fêtes, enfin aussi à la situation et à l'état de la villa impériale à Cuernavaca. L'impératrice Charlotte, dans toutes ses réponses, ne chercha à traduire à sa partenaire que « les idées les plus grandioses » au sujet du Mexique. Pour finir, Charlotte en revint quand même au sujet principal et chercha à faire voir à Eugénie, que même si la Prusse s'était dressée pour déranger l'équilibre européen, sans donner la rive gauche du Rhin à la France, l'œuvre de la France de l'autre côté, dans le nouveau monde, était encore loin d'être terminée, et qu'il était plus facile et plus rapide de descendre les échelons qui mènent à la gloire que de les monter. Mais l'impératrice Eugénie continua sa tactique d'éviter les questions sérieuses. Il est vrai que le ton glacial du commencement s'était adouci un peu dans le courant de l'entretien. Finalement Charlotte demanda quand elle pourrait rendre la visite.

— Après-demain, répondit Eugénie, s'il convient à Sa Majesté.

— Et l'empereur, demanda Charlotte, ne pourrai-je pas le voir aussi ?

— Oh ! l'empereur va toujours très mal, dit en hésitant Eugénie.

Charlotte, craignant que Napoléon ne partît pour Châlons

(1) L'impératrice Charlotte dans sa lettre écrite en espagnol, à laquelle je recourus souvent, met le titre entre guillemets (*Note de l'auteur*).

et qu'alors elle ne le verrait plus du tout, demanda à Eugénie qu'elle puisse lui rendre sa visite le lendemain, et elle ajouta qu'elle insisterait de toutes ses forces pour voir sûrement l'empereur.

— Car sans cela, menaçait-elle, je ferai irruption.

Quelque peu consternée et embarrassée, Eugénie quitta l'impératrice du Mexique qui l'accompagna encore jusqu'à l'escalier. Pensive, les joues rouges d'excitation, Charlotte retourna dans ses appartements. La légèreté avec laquelle cette femme, qui venait de la quitter, avait autrefois donné le branle à l'aventure mexicaine, lui était devenue claire seulement pendant cet entretien.

« Ce qui me frappa, écrivit Charlotte immédiatement après à son époux, c'est que j'en sais plus long sur la Chine que ceux-ci n'en savent sur le Mexique, où ils ont hasardé une des plus grandes entreprises auxquelles le drapeau français ait jamais pris part. J'ai cru voir que l'impératrice avait beaucoup perdu de sa jeunesse et de ses forces depuis que je l'ai vue pour la première fois, et qu'au milieu de toute leur grandeur un poids fictif ou réel pèse sur Napoléon et sa femme, qu'ils ne peuvent plus porter. Le trône de France fait rapidement vieillir ceux qui l'occupent, mais l'histoire enseigne que cette nation guerrière, comme la déesse Fortune, ne sourit guère qu'aux jeunes... »

L'impératrice était revenue fort soucieuse à Saint-Cloud. Ce qu'elle avait surtout voulu obtenir par sa visite, c'était que Charlotte renoncât à une explication personnelle avec Napoléon. Or elle avait échoué et elle devait maintenant prendre sur elle, de dire à son mari qu'elle n'avait pu lui éviter, par son intervention, la visite menaçante de l'impératrice du Mexique. Cela tombait d'autant plus mal que Benedetti, l'ambassadeur de France à la cour prussienne, venait justement, le 10 août, d'arriver à Paris. Il fit connaître à son souverain la volonté ferme de Bismarck d'accepter la guerre dans le cas où Napoléon maintiendrait ses exigences. Il plaça l'empereur en face de ce dilemme difficile ; ou bien tirer l'épée, avec une armée non préparée en face d'une armée victorieuse et mobilisée, ou bien renoncer aux dédommagements territoriaux tant convoités. L'impératrice Eugénie, qui travaillait dans le sens d'une politique active, fut très contrariée de

ce que l'arrivée de Charlotte rappellerait à Napoléon l'entreprise mexicaine, dans laquelle Eugénie se sentait compromise. Mais que faire ? L'impératrice Charlotte avait si nettement et si énergiquement manifesté sa résolution de parler à l'empereur coûte que coûte, voire même de pénétrer dans ses appartements, qu'on pouvait vraiment s'attendre à ce qu'elle exécuterait sa menace « de faire irruption ». La journée du 10 août au château de Saint-Cloud se passa donc dans une agitation et une nervosité indescriptibles, les diplomates et les généraux allant et venant, dans une hésitation de décision continuelle, sans qu'on pût arriver à une solution.

Le lendemain, 11 août 1866, à midi, un équipage impérial, attelé à la Daumont, alla chercher Charlotte au Grand-Hôtel pour la conduire à Saint-Cloud. L'impératrice était dans la première voiture avec la femme d'Almonte ; dans la seconde, del Valle suivait avec Mme de Barrio.

Lorsque la haute stature de l'impératrice, qui portait une longue robe de soie noire encore un peu chiffonnée par le voyage, et un grand chapeau blanc acheté récemment à Paris, parut au seuil de l'hôtel pour monter en voiture, elle fut acclamée par une grande foule. Sur tout le trajet ces acclamations se répétèrent, et l'impératrice, qui avait toujours entendu parler de l'aversion de la population française pour le Mexique, en fut très agréablement surprise et eut l'impression que cette foule lui exprimait par là le désir qu'en cette heure décisive pour elle et son mari tout aille bien. Malgré la chaleur qui régnait ce jour-là, l'impératrice avait mis une mantille noire en dentelles, que ses mains froissaient nerveusement. Elle se sentait prise de peur et agitée devant cette heure décisive du destin, le sang lui montait à la tête. Le visage rouge, tremblante et nerveuse, elle saisit le bras de sa compagne et le pressa contre elle comme si elle demandait secours. Émue de pitié, Mme Almonte chercha à la calmer. Mais cet état d'agitation ne dura que peu de temps. Lorsque l'équipage entra dans le parc et passa devant la garde du château qui lui rendit les honneurs, les tambours battant, elle s'était ressaisie. D'une inclination gracieuse elle salua le drapeau national qui flottait sur la tour.